

leur base. Mais quand la végétation du printemps commence à naître et que la mer se dépouille de son air de tristesse pour ramener le sourire sur ses lèvres, alors c'est vraiment une place agréable pour un touriste et salutaire pour un malade ; car à l'agrément se mêlent l'odeur et les effets salubres du salin et de l'eau salée. Je dirai cependant à ceux qui désiraient de venir aux eaux, de choisir une place plus animée telle que Cacouna ou Murray-bay, parce qu'à Tadousac le silence le plus parfait règne du matin au soir, et du soir au matin : à peine voit-on de rares chaloupes se croiser sans bruit dans la baie ou échanger en passant une joyeuse parole que les échos du rivage conduisent jusqu'à moi.

Beaucoup de voyageurs se rendent à la rivière Ste. Marguerite, dans le Saguenay, pour la pêche du Saumon, savez-vous quel prix il faut payer pour avoir le droit d'y pêcher ? \$5 par jour ! Le reste est en proportion. Il n'y a que quelques gros bonnets américains qui puissent résister à ce dévergondage de principes : pour les autres, nix ! Notre hôtel est garni de ces pêcheurs de profession qui vont chaque jour attendre le saumon qui vaudra bien, pour cinq dollars, mordre à leur ligne. Pour moi, pauvre enfant, méprisé de la fortune, je me contente de pêcher la loche et la truite saumonée, que nous avons en abondance.

Comme je suis allé à Chicoutimi, vous me permettez de vous faire part de mes impressions. D'abord vous avez dû entendre parler de ce cap qu'on appelle le Cap Trinité, pourquoi ce nom ? parce qu'il se compose de trois roches échelonnées régulièrement et de même nature ; ce qui fait qu'elles sont consubstantielles, un et trois en même temps. De là la Trinité !

En passant devant ce géant des monts, nous avons fait crier le sifflet du bateau et l'écho nous rendait note pour note le son du timbre. Je puis faire ici la remarque qui s'applique à toutes les rivières du Canada, qu'à mesure que l'on s'éloigne du fleuve vers l'intérieur des terres, les montagnes sont bien plus hautes et plus capricieuses, de même en descendant le fleuve, les rives deviennent par degrés plus élevées et à la fin ressemblent à de véritables falaises.

Les bruits courent, à Chicoutimi, ou plutôt une simple rumeur qu'on étouffe le plus possible, veut que M. Racine, le curé actuel, devienne évêque d'un nouveau diocèse qu'on appellerait diocèse du Saguenay. Remarquez que je ne suis pour rien là-dedans.

Comme ailleurs je ne puis donner aucuns détails sur les mœurs des étrangers en promenade aux eaux, par la raison bien simple qu'ils sont peu nombreux et qu'ils se tiennent presque toujours chez eux ; mais en revanche, je termine par une petite anecdote au sujet d'un prestidigitateur bien connu à Montréal, et maintenant à récréer les Cacounais par ses tours de passe-passe.

Il descendait l'autre jour avec moi à bord de l'Union, lorsqu'ayant rencontré sur le pont plusieurs passagers de la Rivière-du-Loup, et se mit à badiner avec eux.

— Quel homme instruit, disaient ces bonnes gens ! Lui, fier de l'impression qu'il produisait sur ses interlocuteurs, se mit à leur dévoiler ses principes religieux.

Le Pape est franc-maçon. — Pourquoi aller à confesse quand on ne fait point de mal — il n'y a qu'un Dieu, le Dieu de l'argent, etc.

Tous étaient ébahis d'une telle science ; quelques-uns même commençaient à trouver scandaleux qu'un brigand comme le Pape fut à la tête des catholiques.

Alors l'un des auditeurs, brave navigateur de la Rivière-du-Loup, peiné de voir un tel abus de paroles, fit cette proposition au docteur : " J'ai chez moi, dit-il, deux magnifiques juments ; l'une vaut, selon moi, cinquante louis : eh ! bien, j'offre de la donner à monsieur, devant tous ceux qui sont ici présents, pourvu qu'il convainque mon curé sur ce qu'il vient d'avancer. S'il a raison, je lui donne ma jument."

L'autre, au milieu des huées de la foule, fut obligé de se retirer. . . . quac.

16 juillet 1872.

J'ai aujourd'hui plus de temps pour continuer ma correspondance.

J'ai décrit à peu près tous les agréments que l'on peut trouver à Tadousac ; maintenant je mentionnerai les désagréments que l'on peut y rencontrer ; parce que si les campagnes du bas du fleuve, particulièrement de la rive Nord, sont attrayantes pour les étrangers, elles ne le sont pas autant pour ceux qui sont obligés d'y vivre. Ici surtout où l'on vient jusque du Maryland et de l'Iowa pour jouir de la douceur et de la vertu sanitaire du climat en été, la température n'est pas aussi tempérée en hiver. Il y fait un froid de 350 en moyenne, et les bourrasques qui soufflent du Nord-Ouest sont moins fortes et moins terribles que le Simoun des Africains. Des champs entiers sont tous les ans creusés à plusieurs pieds de profondeur par la violence de ces vents destructeurs et montrent à nu le sable qui compose le fond de presque tous les terrains situés sur la côte ; quelques bâtisses ont été englouties littéralement sous la poussière des terres ainsi ravagées. Là où il vente le plus, il n'est pas rare de voir le sol complètement veuf de neige lancée par tourbillons son sable sur les collines environnantes et ensevelir leurs flancs glacés. Ordinairement ces neiges ne sont fondues qu'au milieu de Juillet et nous avertissent de leur présence par le suintement qu'elles occasionnent à travers la couche épaisse qui les recouvre. Les clôtures qui bordent les routes disparaissent assez souvent ; plusieurs ont été refaites jusqu'à trois et quatre fois de suite, les unes au dessus des autres, tant le niveau du terrain est souvent changé. Beaucoup de coulées et de bas-fonds achèvent de s'emplir tandis que d'autres se forment plus loin. C'est le Saguenay, cette rivière si renommée et réellement si belle qui vomit ainsi la destruction et la ruine.

Je suis allé l'autre jour dans les concessions à un endroit qu'on appelle le Grand-Brûlé, et qui n'est que l'ouvrage des feux successifs qui ravagèrent à différentes époques les alentours du Saguenay ; le plus considérable a eu lieu il y a environ 25 ans. Rien ne m'a paru plus triste : La terre cependant est bonne, mais comment parvenir à rendre ce désert habitable ; pour s'y rendre il faut traverser des montagnes effrayantes et jusqu'à présent les chemins manquent complètement. Pourquoi le gouvernement qui semble avoir à cœur l'œuvre si utile de la colonisation n'aide-t-il pas les habitants d'ici et ne les engage-t-il pas à continuer leurs nobles efforts. Les revenus en seraient plus grands et la population plus à l'aise.

Il y a bien un semblant d'émulation et l'on s'empresse de prendre des lots au Grand-Brûlé, depuis qu'on l'a trouvé favorable à la culture, mais savez-vous quand et comment ces lots

seront capables de rapporter un bénéfice suffisant ? Les habitants de Tadousac sont généralement pauvres, les ressources leur manquent pour défricher convenablement une terre nouvelle ; les chevaux sont entièrement rares et la main d'œuvre est dispendieuse. Or, je suppose, qu'un homme achète ainsi une terre au milieu des montagnes et qu'il n'ait pas de chemins pour s'y rendre facilement, comment pourra-t-il en retirer son profit ? Aussi le plus grand nombre prennent-ils une voie plus aisée pour gagner leur vie et se font-ils tous à peu près navigateurs ou pêcheurs.

D'un autre côté les communications étant plus faciles, naturellement le terrain se concède promptement, les propriétaires deviennent à l'aise, achètent des chevaux, améliorent leurs terres, et le pays comme les particuliers en retirent leur avantage. Il faudrait un pareil aide à la population pour lui rendre son courage et l'attachement à la paroisse natale. Chaque lot acheté aux environs coûte £5 10s ; Eh ! bien qu'un tel montant au lieu de servir aux paroisses plus riches soit employé, outre la somme suffisante que le gouvernement mettrait, à faire des chemins passables, et, je l'affirme, la vallée du Saguenay comme les terrains voisins ne tarderont pas à se coloniser et à devenir florissants—Ce n'est pas là ma seule opinion sans valeur, mais celle de personnes capables d'en juger sûrement.

Voilà ce que l'on dit et que dis-je autre chose.

Pour donner une idée juste de ce que peut valoir Tadousac, il suffit de dire que la dime de 220 communiantes ne monte qu'à £25, somme tout-à-fait insuffisante pour entretenir un curé, si la propagation de la foi ne venait au secours avec son ardente charité pour le salut des âmes.

Voilà où en est Tadousac, ce village si intéressant par son origine et par son antiquité ! Quelles rudes épreuves, du côté des éléments conjurés et du côté des hommes opposés au véritable progrès ! *O tempora, O mores !* Ainsi, messieurs du gouvernement, jetez s'il vous plaît un regard compatissant sur vos sujets les plus soumis et les plus humbles.

Je ne saurais dire absolument rien des étrangers en villégiature, pour la raison bien simple qu'ils sortent à peine de chez eux : voilà ce qui distingue Tadousac de Cacouna ; ici calme plat, là tapage infernal. Nous n'entendons absolument rien pendant toute la journée, excepté les notes fugitives, isolées du piano et les rares coups de carabine qu'on tire pour se débarrasser du spleen.

Généralement, le soir, on se promène en chaloupe dans la baie, ou l'on s'amuse au croquet dans les jardins. Quelques fois l'on va en pique-nique à la Boule, ou autres lieux semblables.

La pêche aussi est en grande vogue. Des Américains, aux allures de grands seigneurs vont à la rivière Ste. Marguerite, dans le Saguenay, pour pêcher le saumon, et paient \$50 par semaines d'impôts ; d'autres plus humbles, pêchent la loche et la truite aux alentours de la baie. En passant, je vous dirai qu'hier, j'ai pris environ 6 douzaines de belles loches dans l'espace d'une demi-heure.

Les bruits courent que nous aurons un concert et même une soirée de magie-blanche, durant l'été, mais je n'en saurais rien affirmer.

Dans ma première lettre, en parlant de l'église de Tadousac, j'ai oublié quelques détails importants que je m'empresse de rapporter. Dans l'intérieur de la chapelle se trouvent deux cadres, dont l'un, "l'Ange-gardien," a fait l'admiration des artistes ; tous deux sont très remarquables par leur vétusté. Ils ont été apportés ici par les Jésuites et furent exposés dans le premier temple qui fut bâti après la découverte du Canada. Il y a aussi des chandeliers en bois et un enfant-Jésus en cire qui datent de la même époque.

Tous les touristes arrêtent en passant, pour voir ces antiques objets, et très souvent, il en vient dans la nuit qui veulent à tout prix voir l'église de Tadousac.

Je vous parlerai prochainement des lieux remarquables, tels que le jardin des Jésuites, etc.

VIATOR.

A TRAVERS MES LIVRES.

En attendant que nous soyons tous plongés jusqu'à la nuque dans la mer électorale,—plongeon délicieux à tous les cours bien nés,—je prends la liberté de vous entretenir un instant d'un livre remarquable, que je n'ai pas encore lu, mais que je connais par la critique qu'en a faite M. Michel Chevalier, devant l'Académie des sciences morales et politiques, à Paris. Il s'agit d'une *Histoire du Commerce britannique* (en anglais.) L'auteur est M. Levy-Leroy.

Parler ici du commerce de l'Angleterre c'est en quelque sorte faire rouler l'entretien sur les affaires de la famille. Rien de ce qui touche ou affecte l'Angleterre ne nous est étranger ; car nous lui sommes encore profondément attachés, et par les liens du cœur,—du moins pour un grand nombre,—et par les liens de l'intérêt, liens puissants, qui se briseront d'eux-mêmes quand nous serons assez grands et assez forts pour nous passer de protection, mais qui ne pourraient se rompre en ce moment, sans amener pour nous de graves catastrophes.

M. Levy-Leroy commence son histoire en l'an 1763, date du traité qui enlevait à la France, en Amérique, le Canada, les vallées du Mississippi et de l'Ohio.

En 1763, Londres, qui renferme actuellement trois millions d'habitants, n'en comptait que 500,000. Liverpool, qui en a que 500,000, n'en comptait que 30,000 ; Manchester était une petite ville de 20,000 âmes à peine. De nos jours elle compte 365,000 habitants pour la cité seule de Manchester ; mais si l'on y ajoute les 117,000 habitants de Salford, qui n'en est séparée que par la petite rivière d'Irwell, on a pour ce grand foyer de production et d'échange, un total de 600,000 âmes. Bradford qui n'était qu'un bourg, presque un village, est devenu un des centres les plus considérables de l'industrie des tissus de laine, et sa population dépasse 100,000 habitants.

Quelques habitués que nous soyons aux développements vertigineux de certaines industries et de certaines villes américaines, les chiffres ci-dessus n'en ont pas moins leur éloquence. Ils témoignent de l'accroissement rapide et prodigieux de la richesse en Angleterre.

Maintenant, quel était le commerce de la France avec l'Angleterre, en 1763. Ce commerce s'élevait à 577 millions.

A combien s'élevait-il en 1870 ? A 13 milliards 675 millions. —Voilà du progrès, ou je ne m'y connais pas.

M. Michel Chevalier, dit M. Arthur Mangin, qui rend compte de la notice de M. Chevalier, signale comme une particularité digne de remarque que le prodigieux et rapide développement du commerce et de l'industrie britanniques est dû principalement à un produit exotique, qui n'a jamais pu et ne pourra probablement jamais s'acclimater en Europe : le coton. Si, parmi les produits exportés par l'Angleterre, on prend seulement les tissus de coton qui se mesurent à l'aune, ou, plus exactement, au yard, on trouve que la quantité qui s'est exportée dans une année représente une longueur de 3 millions de kilomètres : de quoi faire soixante-quinze fois le tour de la terre. Les fabricants de Glasgow impriment annuellement de 30 à 35 mille kilomètres de toiles de coton, c'est-à-dire environ 30 à 35 fois la longueur de la France. Quant à la valeur des produits exportés, les fils de coton mis à part, elle s'est élevée, dans la dernière année, à 1 milliard 420 millions, et celle des fils de coton seuls, à 167 millions : en tout, un milliard 787 millions.

Je remarque que l'Angleterre a toujours eu quelque produit à utiliser pour faire fructifier son commerce. Ainsi en 1697, la flotte qui arriva à Londres, avec des cargaisons de tabac de la Virginie, acquittait au roi pour les seuls droits de douane, plus de trois cent mille livres sterling. Je ne m'étonne plus après cela que Georges III fut si tenace dans ses projets d'assujettissement des colonies révoltées.

Mais je m'aperçois, chers lecteurs, qu'il n'y a rien à retrancher dans la notice que j'ai en ce moment sous les yeux. Tout y est intéressant ; tous y est à citer. Suivons-la donc pas à pas :

Mais au premier rang des causes qui ont amené le Royaume-Uni à un si haut degré de puissance, de richesse et d'activité, il faut placer la machine à vapeur et comme adjuvant et complément de ce merveilleux agent de production les immenses gisements de houille que recèle le sol de l'Angleterre. Cependant, la machine à vapeur, dans sa forme complète et avec ses organes essentiels, n'est guère que contemporaine de ce siècle-ci. Le dernier brevet de James Watt est de 1794 ; le premier était de 1762. Avant Watt, cette machine existait déjà et fonctionnait sur plusieurs points de la Grande-Bretagne. Deux artisans intelligents, Newcomen et Savery, avaient réussi à en faire un moteur lent et pesant, mais énergique, qu'on employait avec profit à l'épuisement des galeries de mines. Un enfant, le jeune Potter, chargé de tourner de moment en moment le robinet qui donnait accès à la vapeur dans le cylindre d'une de ces machines grossières, s'avisa d'attacher d'une part au robinet, d'autre part au balancier, des ficelles qui firent dès lors automatiquement la même besogne, avec une précision tout à fait satisfaisante ; en sorte qu'il put, sans rien perdre de son salaire, passer ses journées à jouer avec ses camarades. Aujourd'hui, pour retrouver des spécimens de la machine de Savery et Newcomen, il faut aller en Egypte, où M. Michel Chevalier en a vu un fonctionnant sur une mine de charbon. Mais partout ailleurs cet engin est depuis longtemps remplacé par l'admirable appareil de Watt, auquel de nombreux perfectionnements ont été apportés, comme chacun sait, par d'autres ingénieurs. La machine à vapeur a pu être ainsi appliquée aux industries les plus diverses, et donner à la production, sous toutes ses formes, un prodigieux essor. Une de ses plus importantes applications consiste assurément dans la création des machines-outils, qui ont substitué généralement le travail mécanique au travail manuel et qui permettent d'obtenir dans des conditions inespérées de perfection et de bon marché ce que sans elles on ne pourrait faire qu'à des prix trop élevés, ou ce que même on ne pourrait rien faire du tout. Les machines-outils servent notamment à faire d'autres machines d'une énorme puissance. M. Michel Chevalier cite, comme pièce de machine à vapeur ainsi obtenue, un arbre de couche en fer, d'une seule pièce, ayant 70 centimètres de diamètre. On fabrique, pour les grands vaisseaux, des machines dont la force effective peut aller jusqu'à 8,000 chevaux. La machine à vapeur et les machines-outils ont donc opéré dans l'ordre économique une immense révolution.

Aussi ne devons-nous pas oublier que l'idée première du grand moteur moderne est due à un Français, au médecin Denis Papin, qui travailla en France, en Allemagne et en Angleterre même une existence pauvre et tourmentée. En réalité, la machine à vapeur est née le jour où Papin a réalisé l'appareil si simple consistant en un cylindre dans lequel se mouvait un piston chassé alternativement de bas en haut par la force élastique de la vapeur, et de haut en bas par la pression atmosphérique.

Mais les causes matérielles que l'on vient d'indiquer n'ont pas seules contribué à la prospérité de l'Angleterre. C'est cette nation qui a, la première, fait pénétrer dans ses institutions et dans ses mœurs le principe de la liberté du travail. Tandis que, jusqu'en 1789, malgré les efforts de Turgot, la liberté du travail n'existait pas en France, elle avait déjà pris possession de la plus grande partie de la Grande-Bretagne. Certaines villes, à la vérité, conservaient encore des corporations formées, analogues à nos jurandes et maîtrises. Mais ces villes se dépeuplaient rapidement et toute l'activité, toute la vie se concentraient dans celles où régnait la liberté.

Des restrictions d'un autre genre étaient d'ailleurs apportées à la liberté commerciale et industrielle par l'institution de grandes compagnies privilégiées, telles que la banque d'Angleterre et la Compagnie des Indes. Le monopole de la banque s'étendait à Londres et aux alentours sur un rayon de 115 kilomètres ; non-seulement elle avait seule le droit d'émettre des billets, mais aucune société de plus de six membres ne pouvait, dans cette circonscription, se livrer aux opérations de banque ordinaires. La compagnie des Indes avait, de son côté, le monopole du commerce avec les Indes et avec la Chine. Canning osa le premier, en 1804, réclamer contre ce privilège exorbitant ; et il réussit à le faire restreindre, chose assez singulière, non pas sur le chapitre du commerce avec la Chine, mais sur celui du commerce avec l'Inde même.

Bien des contraintes pesaient encore, en 1815, sur le commerce et le travail. En dehors des monopoles que l'on vient de citer, il y avait l'esclavage colonial et des impôts nombreux sur plusieurs industries, soumises à un véritable exercice. Dans ces cas étaient les verreries, les brasseries, les papeteries, les briqueteries, les fabriques de toiles peintes.

Quant à la liberté du commerce extérieur, elle n'existait pas. L'importation du bétail étranger était prohibée, l'exportation des machines de fabrication anglaise était également, sous des